

Recherches sociographiques



Bettina BRADBURY, *Familles ouvrières à Montréal. Âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation*

Marie-Thérèse Lacourse

Volume 37, Number 2, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057051ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057051ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lacourse, M.-T. (1996). Review of [Bettina BRADBURY, *Familles ouvrières à Montréal. Âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation*]. *Recherches sociographiques*, 37(2), 349–351. <https://doi.org/10.7202/057051ar>

Bettina BRADBURY, *Familles ouvrières à Montréal. Âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation*, Montréal, Boréal, 1995, 368 p. (Traduit par Christiane TEASDALE.)

Bettina Bradbury n'est pas un nom inconnu pour qui s'intéresse aux questions d'histoire ouvrière et familiale au Québec. En effet, sous des formes variées, l'historienne a publié des fragments des travaux qui l'ont tenue en haleine de nombreuses années. L'ouvrage qui paraît aux éditions Boréal dresse un tableau fouillé des résultats de sa recherche doctorale sur la vie des familles ouvrières dans le Montréal de la fin du XIX^e siècle. Le livre est d'abord paru en anglais en 1993.

Que savons-nous des gestes de la vie quotidienne — se nourrir, se vêtir, se loger — posés par ces familles lancées dans la tourmente de l'industrialisation? Quel fut l'impact de la révolution industrielle sur la famille? Voilà une question essentielle que sociologues et historiens de la famille n'ont pas encore épuisée. Le regard jusqu'ici avait surtout porté sur les structures familiales, à savoir la famille nucléaire comme conséquence de l'industrialisation et les transformations institutionnelles de la famille marquant le passage de la ruralité traditionnelle à la modernité urbaine. L'historienne adopte une perspective novatrice en s'intéressant plutôt au processus et aux stratégies d'adaptation des familles ouvrières appréhendées du double point de vue de leur insertion à l'économie industrielle et du déroulement de leur cycle de vie familiale.

La réponse, Bradbury l'a puisée principalement dans l'examen minutieux des composantes de l'économie familiale des milieux ouvriers de cette époque. Constituant un échantillon de 3 000 familles vivant dans les deux quartiers ouvriers de Montréal, Saint-Jacques et Sainte-Anne, entre 1861 et 1891, elle a utilisé les informations fournies par les recensements décennaux de la période. En recoupant les statistiques démographiques avec des données provenant de sources complémentaires — biographies, archives des institutions, journaux, actes notariés, dossiers de procédures civiles ou criminelles, annuaires de Montréal —, elle tente d'obtenir une image qui ne soit pas que statique mais qui donne un aperçu longitudinal du processus d'insertion familiale dans l'économie de marché naissante.

Parcourir cette recherche historiographique est un exercice stimulant pour plusieurs raisons. D'abord, la perspective historique empruntée par Bradbury situe d'emblée l'institution familiale comme une entité flexible dont les membres usent de stratégies d'adaptation. Aussi, tout au long de l'ouvrage, l'auteure essaie de montrer que la famille ouvrière n'est pas que victime du capitalisme industriel, surdéterminée par la structure économique, mais qu'elle joue des coudes pour participer à l'industrialisation, en tirer certains avantages et en éviter les côtés les plus aliénants. Bradbury adhère à une vision audacieuse qui fait de la famille un acteur privilégié de la phase d'industrialisation. Cette approche se situe dans le même courant théorique que la sociologie qui reconnaît une dualité d'action aux structures sociales : contraignantes, elles sont aussi habilitantes. L'action des agents est constitutive de la vie sociale, même si les structures leur sont en partie extérieures¹. Bradbury souligne que les hommes, les femmes et les enfants vivant à la maison, modifient leur participation au travail salarié — la

1. Madeleine GAUTHIER présente succinctement les éléments de ce courant théorique dans *Une société sans les jeunes*, Québec, IQRC, p. 34. Elle réfère à Anthony GIDDENS, *La constitution de la société*, Paris, PUF, 1987,

nouvelle donne de l'économie familiale — non seulement à cause des fluctuations importantes de la structure industrielle, mais aussi en rapport avec les besoins rencontrés par les familles aux différentes périodes du cycle familial — selon l'âge des enfants et leur degré de dépendance, le nombre des garçons pouvant devenir salariés, la présence de cohabitants — et en fonction de l'encadrement sociojuridique des rôles de mari et d'épouse.

Au milieu du siècle précédent, l'offre de travail est fortement délimitée territorialement : elle relève de la structure industrielle propre aux quartiers de la ville. Dans chacun de ceux-ci on peut retracer une dynamique sociale qui met en jeu l'accès aux emplois, la famille comme réservoir de main-d'oeuvre et l'espace de reproduction de la classe ouvrière, ce qui fait dire à Bradbury que la famille est certainement l'institution la plus importante pour la classe ouvrière. Car c'est dans l'espace familial que les maigres revenus apportés par les salariés sont transformés en nourriture, en vêtements, en bois de chauffage, en logement. L'auteure affirme que sans l'apport du travail domestique effectué par les mères et les filles et sans l'apport des salariés secondaires — jeunes garçons, jeunes filles et, à l'occasion, mères — il aurait été utopique d'envisager même la survie de la famille ouvrière sur la base du seul salaire masculin.

C'est d'une véritable économie salariale familiale que traite Bettina Bradbury, une économie fondée sur le lien étroit qui se développe entre les faibles salaires et la production féminine des biens et des services domestiques. Il faut noter les efforts d'ingéniosité des femmes pour compléter des revenus insuffisants ou absents. Ainsi l'élevage des animaux — cochons, chèvres, volaille, vaches — et l'entretien de jardins potagers seront des activités possibles avant l'avènement de lois municipales qui interdiront ces pratiques et le lotissement accéléré qui fera disparaître les espaces verts des quartiers ouvriers. Tel est également le travail à la pièce à domicile, occupation essentiellement féminine, car elle répond à plusieurs exigences : travailler à la maison permet de vaquer en même temps aux travaux domestiques, de surveiller les enfants, de préserver les filles et les femmes mariées des milieux de travail malsains. L'entretien de pensionnaires, même s'il se fait au détriment de l'espace déjà restreint qu'occupe la famille, aide à combler la dépense incontournable du logement. Voilà autant de facettes des moyens mis à contribution pour vivre mieux ou vivre tout court.

Bradbury documente efficacement la relation complexe entre le capitalisme industriel et les familles ouvrières. Au coeur de sa thèse, on peut retenir que les salaires des hommes en regard des coûts de la vie ne permettaient pas à une famille de vivre à la fin du XIX^e siècle. La qualité et le niveau de vie d'une famille ouvrière avaient des chances de s'améliorer proportionnellement avec le nombre de salariés secondaires qu'elle comptait, celui-ci étant lui-même tributaire du cycle de vie familial. Plus la charge familiale était élevée — si la famille comptait des enfants en bas âge —, plus la situation familiale était critique et la possibilité pour la mère de travailler faible. La place occupée par les femmes et les hommes mariés engendrait une inégale dépendance : les hommes dépendaient littéralement du travail domestique d'une épouse ou d'une fille aînée pour assurer leur survie quotidienne ; les femmes dépendaient de manière cruciale du pourvoi économique des salariés de la famille. Si ce pourvoi venait à manquer, il leur était difficile de le remplacer, à cause des entraves juridiques formulées dans le code civil du Bas-Canada à l'encontre de l'autonomie financière des femmes mariées, et parce que sur le marché de l'emploi, les salaires accordées aux travailleuses étaient encore plus misérables que ceux octroyés aux ouvriers non qualifiés ou en voie de déqualification. À cet égard au chapitre VI nous trouvons une bonne description des options de survie disponibles pour les femmes veuves ou séparées.

L'historienne confirme que l'impact du salariat est réel : ce nouveau mode de rémunération a détruit l'économie artisanale par laquelle l'artisan et sa famille assuraient le gîte, le couvert et le vêtement à l'apprenti en échange de son travail. Désormais, les ouvriers auront la responsabilité de pourvoir à leur entretien à même le maigre salaire versé. Autre conséquence, le salariat va modifier les relations intergénérationnelles dans la famille : les parents qui comptent sur l'apport d'un revenu secondaire doivent composer avec les désirs d'émancipation des fils qui peuvent quitter le toit familial avec leur salaire en poche. Il n'en demeure pas moins que Bettina Bradbury considère la famille ouvrière à Montréal dans la deuxième moitié du XIX^e siècle comme une entreprise de production des biens domestiques. Nous sommes loin de la famille nucléaire, unité de consommation.

Enfin, Bradbury nous fait entrevoir le déploiement des réseaux familiaux dans l'espace urbain. Les familles semblent préférer la proximité territoriale à la cohabitation. Cette préférence se verra confirmée alors que débute la construction des duplex et des triplex qui marqueront le paysage des quartiers ouvriers montréalais au XX^e siècle.

Au fil de son étude, l'auteure apporte des données supplémentaires autour d'hypothèses renouvelées en histoire de la famille. Par exemple, le taux de monoparentalité semble avoir été assez important à la fin du XIX^e siècle, une famille sur cinq vraisemblablement ; la division sexuelle des tâches présente dans la société préindustrielle n'a pas été affectée par l'industrialisation puisqu'elle se maintient ; les femmes au milieu du XIX^e siècle ne sont pas occupées à plein temps à l'extérieur du foyer et la dévaluation du travail domestique au profit du travail salarié n'est pas encore répandue dans la classe ouvrière ; enfin les familles ouvrières des deux quartiers étudiés ressemblent aux familles ouvrières étudiées aux États-Unis ou en Angleterre.

Avec toute la rigueur documentaire nécessaire, l'ouvrage est très bien écrit et la traduction de Christiane Teasdale respecte la pensée et le style de l'auteure. La lecture n'en est que plus convaincante. Le travail historiographique de madame Bradbury est précieux et enrichit le corpus des études sur la famille au Québec et en Amérique du Nord.

Marie-Thérèse LACOURSE

Université du Québec à Rimouski.

Marie-Blanche TAHON, *La famille désinstituée. Introduction à la sociologie de la famille*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1995, 230 p.

Au cours de la dernière décennie, la publication d'ouvrages scientifiques, de manuels et guides en tout genre sur la famille et ses multiples facettes a connu un développement exponentiel. À cette pléthore d'informations, il faut ajouter les rapports de recherche, articles scientifiques qui pullulent. Alors en quoi une nouvelle publication sur la famille peut-elle nous instruire sur ce que nous ne savions pas déjà ?

Le travail de madame Tahon offre une vision compréhensible des transformations familiales en posant la famille comme une institution subordonnée. Son objectif est de mesurer l'impact des transformations sociales sur la parenté et la filiation. Sa lecture de l'objet famille